



Eça de Queiroz

*La préface au Mandarin constitue la réponse au rédacteur de la Revue universelle et elle est un manifeste en faveur de la liberté esthétique.*

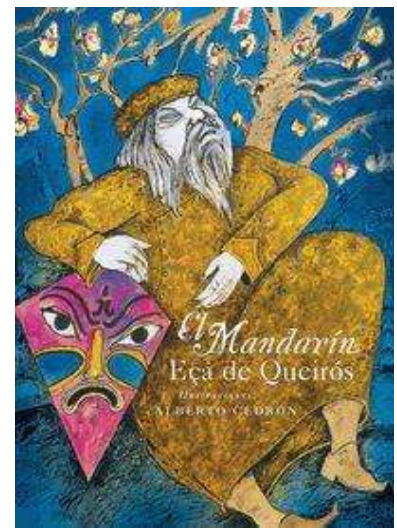
*Objet d'étude : l'épistolaire  
Un courant : le naturalisme*

Monsieur le Rédacteur de la Revue Universelle

Vous voulez, Monsieur, donner aux lecteurs de la *Revue Universelle* une idée du mouvement littéraire contemporain en Portugal, et vous me faites l'honneur de choisir « Le Mandarin », un conte fantaisiste et fantastique, où l'on voit encore, comme au bon vieux temps, apparaître le diable, quoique en redingote, et où il y a encore des fantômes, quoique avec de très bonnes intentions psychologiques. Vous prenez là, Monsieur, une œuvre bien modeste et qui s'écarte considérablement du courant moderne de notre littérature devenue, dans ces dernières années, analyste et expérimentale ; et cependant par cela même que cette œuvre appartient au rêve et non à la réalité, qu'elle est inventée et non observée, elle caractérise fidèlement, ce me semble, la tendance la plus naturelle, la plus spontanée de l'esprit portugais.

Car, quoique aujourd'hui toute notre jeunesse littéraire, et même quelques-uns des ancêtres échappés du romantisme, s'appliquent patiemment à étudier la nature, et font de constants efforts pour mettre dans les livres la plus grande somme de réalité vivante, nous sommes restés ici, dans ce coin ensoleillé du monde, très idéalistes au fond et très lyriques. Nous aimons passionnément, Monsieur, à tout envelopper dans du bleu ; une belle phrase nous plaira toujours mieux qu'une notion exacte ; la fabuleuse Mélusine, dévoratrice de cœurs d'hommes, charmera toujours nos imaginations incorrigibles bien plus que la très humaine Mme Marnesse ; et toujours nous considérerons la fantaisie et l'éloquence comme les deux signes, et les seuls vrais, de l'homme supérieur. Si par hasard on lisait en Portugal Stendhal, on ne pourrait jamais le goûter : ce qui chez lui est exactitude, nous le considérerions stérilité. Des idées justes, exprimées dans une forme sobre, ne nous intéressent guère : ce qui nous charme, ce sont des émotions excessives, traduites avec un grand faste plastique de langage. Des esprits ainsi formés doivent ressentir nécessairement de l'éloignement pour tout ce qui est réalité, analyse, expérimentation, certitude objective. Ce qui les attire, c'est la fantaisie, sous toutes ses formes, depuis la chanson jusqu'à la caricature ; aussi, en art, nous avons surtout produit des lyriques et des satiristes. Ou nous restons les yeux levés vers les étoiles, laissant monter vaguement le murmure de nos cœurs ; ou, si nous laissons tomber un regard sur le monde environnant, c'est pour en rire avec amertume. Nous sommes des hommes d'émotion, pas de raisonnement.

Nous savons chanter, quelquefois railler, jamais expliquer. Voilà pourquoi il n'y a pas de critique en Portugal. Aussi le roman et le drame jusqu'à ces derniers temps n'étaient que des œuvres de poésie et d'éloquence, quelquefois des plaidoyers philosophiques, d'autres fois des élégies sentimentales. L'action y était conçue hors de toute vérité sociale et humaine. Les personnages étaient des anges cachant leurs ailes sous leurs redingotes, ou bien des monstres symboliques, taillés sur le vieux patron de Satan ; jamais des hommes. Un style riche et métaphorique couvrait tout cela de fleurs et de panaches. Les auteurs dramatiques, les romanciers, en créant leurs épisodes, n'avaient qu'à s'abandonner à cette espèce d'ivresse extatique qui fait chanter les rossignols par nos beaux soirs de pleine lune : tout de suite le public se pâmait. On jugeait alors une pièce de théâtre d'après la splendeur de la rhétorique.



Ce ne pouvait pas continuer, surtout après que l'évolution naturaliste eut triomphé en France, et que la direction des idées, en fait d'art, semblait devoir rester aux mains de la science expérimentale. Car nous imitons ou nous faisons semblant d'imiter en tout la France, depuis l'esprit de nos lois jusqu'à la forme de nos chaussures ; à un tel point que, pour un œil étranger, notre civilisation, surtout à Lisbonne, a l'air d'être arrivée la veille de Bordeaux, dans des caisses, par le paquebot des Messageries. Cependant, même avant le naturalisme, déjà quelques jeunes esprits parmi nous avaient compris que la littérature d'un pays ne pouvait rester pour toujours étrangère au monde réel qui travaillait et souffrait autour d'elle. En s'isolant dans les nuages, occupée à ciseler des préciosités de style, elle risquerait de devenir, dans une société vivante, un objet de bric-à-brac. On s'est donc imposé bravement le devoir de ne plus regarder le ciel – mais la rue. Seulement, faut-il le dire ?, on faisait cette noble besogne, non par une inclination naturelle de l'intelligence, mais par un sentiment de devoir littéraire, j'allais presque dire de devoir public. Pour l'honneur des modernes lettres portugaises, on tâchait de mettre dans ses œuvres beaucoup d'observation, beaucoup d'humanité ; mais il arrivait qu'en étudiant consciencieusement son voisin, petit rentier ou petit employé, on regrettait les temps où il était permis, sans être démodé, de chanter les beaux cavaliers aux reluisantes armures. Les temps de flânerie idéale à travers les bois de la fantaisie étaient passés, hélas ! L'art n'était plus un facile épanchement de l'âme trop chargée de rêve, mais une âpre et sévère recherche de vérité. Il fallait maintenant, pendant de grands volumes de cinq cents pages, se mêler à une humanité qui n'a plus d'ailes, qui nous semble n'avoir que des plaies, et on était forcé de remuer avec une main, habituée au duvet des nuages, toute sorte de choses attristantes et basses, la petitesse des caractères, la banalité des conversations, la misère des sentiments... La langue même, cette langue poétique et imagée qu'on se plaisait à parler ne pouvait plus servir à rendre ces choses humbles et vraies ; il fallait se servir d'une langue exacte, sèche, comme celle du code civil...

Eh bien, Monsieur, dans ce milieu réel, contemporain, banal, l'artiste portugais, habitué aux belles chevauchées à travers l'idéal, étouffait ; et s'il ne pouvait quelquefois faire une escapade vers l'azur, il mourrait bien vite de la nostalgie de la chimère. Voilà pourquoi, même après le naturalisme, nous écrivons encore des contes fantastiques, des vrais, de ceux où il y a des fantômes et où l'on rencontre au coin des pages le diable, l'ami diable, cette délicieuse terreur de notre enfance catholique. Alors, du moins pendant tout un petit volume, on ne subit plus l'incommode soumission à la vérité, la torture de l'analyse, l'impertinente tyrannie de la réalité. On est en pleine licence esthétique. On peut mettre dans le cœur de sa concierge tout l'idéalisme d'Ophélie et faire parler les paysans de son village avec la majesté de Bossuet. On dore ses adjectifs. On fait marcher ses phrases à travers la page blanche comme à travers une place pleine de soleil avec des pompes cadencées de procession s'avancant parmi des jonchées des roses... Puis la dernière feuille écrite, la dernière épreuve corrigée, on quitte la rue, on reprend le trottoir, et on se remet à l'étude sévère de l'homme et de sa misère éternelle.

Content ?

Non, Monsieur, résigné.



Lisbonne, le 2 août 1884. Eça de Queiroz

*Ecrivain et diplomate portugais, Eça de Queirós est surnommé le « Zola portugais ». Pensez-vous vraiment à la lecture de ce texte qu'on puisse croire une telle assertion ? (répercuté par Wikipédia !). Eça de Queiroz a pu contribuer à faire découvrir le naturalisme au Portugal, cela ne fait pas que son esthétique le soit, naturaliste ! Avis à tous ceux qui prennent Wikipédia pour l'Évangile.*